

## Edmond de Goncourt à Médan

par Pierre-Jean DUFIEF  
(Université Paris Nanterre)

Cette maison de Médan, qui nous accueille, chaque année, si nombreux, fut pour Zola une retraite studieuse où il passait de longs mois, accordant généreusement son hospitalité aux artistes, ses amis.

Je voudrais évoquer ici la présence d'Edmond de Goncourt<sup>1</sup>, même si je ne suis pas sûr qu'à son propos le terme *ami* convienne vraiment. Pourtant, Alexandrine Zola parle, dans une interview à *L'Aurore*<sup>2</sup> en 1905, de la fréquente présence d'Edmond à Médan. Sans doute ses souvenirs vieux de 25 ans sont-ils un peu flous, car Goncourt ne vint à Médan qu'à trois reprises pour y passer la journée. Mais il aurait pu figurer parmi les premiers invités de Zola qui avait voulu l'accueillir, à l'automne 1878, très peu de temps après l'achat de la maison. Ayant entrepris de grands travaux pour transformer son « modeste asile champêtre » en le flanquant bientôt de deux puissantes tours, Zola avait préféré reporter l'invitation.

La maison de Médan, qui séduisit l'auteur de *La Bête humaine* notamment par la proximité de la voie ferrée, est d'emblée associée par Goncourt au chemin de fer. C'est en se rendant chez Flaubert, en train, en compagnie de Zola, qu'il aperçut du wagon, le 28 mars 1880, l'étrange demeure qui le surprit par ses proportions ou plutôt ses disproportions. Vision fugace qui opère un saisissant contraste entre la modernité de la vitesse et le pastiche architectural un instant entrevu : « J'aperçois, dans un éclair, une construction à la tournure féodale, qui semble bâtie dans un carré de choux<sup>3</sup>. »

La première visite se fit quelque temps plus tard, en compagnie des ménages Daudet et Charpentier, le 20 juin 1881. Ce furent aussitôt des considérations d'argent, car Zola ignorait les traditionnelles pudeurs de la bourgeoisie et il n'hésitait pas à parler du prix des choses. Edmond, mis au courant du coût des travaux, s'offusqua, en rentier petit-bourgeois, de ces dépenses qu'il jugea démesurées par rapport au modeste investissement initial. Médan était décidément sous le signe de la disproportion : « C'est fou, absurde, déraisonnable, cette propriété qui lui coûte maintenant plus de 200 000 francs et qui est subordonnée à l'acquisition primitive de 7 000 francs<sup>4</sup>. »

Si l'on convertit très approximativement ces sommes en euros, le montant des travaux aurait été de 700 000 euros. Goncourt avait acheté en 1868 son hôtel particulier d'Auteuil, dans la villa Montmorency, pour 83 000 francs ; il faisait sans doute discrètement des calculs et des comparaisons qui ne manquaient peut-être pas de susciter sa jalousie. Lors de la découverte de Médan, le point de vue du visiteur si constamment critique est nuancé ; le collectionneur d'Auteuil n'aime pas les objets accumulés par Zola ; il parle, à son accoutumée sans indulgence, de « bibeloterie infecte » ; il ironise sur ces « hommes d'armes, toute une défroque romantique », curieusement appréciés d'un romancier naturaliste. Des points positifs pourtant ! Goncourt admire les belles proportions de l'immense bureau et il aime le « monumental poêle en faïence d'une belle simplicité et d'un grand goût » dans le chalet du Platais alors en construction. Il évoque aussi des lieux plus intimes, ces water-closets, marque de modernité, mais aussi discrète allusion à l'excrémentiel qui devait prendre tant de place dans les critiques faites à l'auteur des *Rougon-Macquart*.

Ces parties de campagne étaient l'occasion de repas raffinés et souvent joyeux, car Alexandrine était, du témoignage d'un Goncourt gastronome, une très bonne cuisinière. Après l'euphorie d'un excellent déjeuner, la tristesse gagna les visiteurs lors du dîner ; à la saturation des objets accumulés par Zola collectionneur vint faire écho chez ses hôtes une sensation de vide accompagnée de cette profonde mélancolie, qui sera l'un des traits dominants de Médan dans la perception de Goncourt : « On revient dîner, et il se lève, aux heures de soleil baissant, du jardin sans arbres, de la maison sans enfants, une tristesse qui prend Daudet comme moi<sup>5</sup>. »

La seconde visite, le 6 juillet 1882, associe encore critique, ironie, et mélancolie. Goncourt note les transformations de la maison et du jardin, l'agrandissement d'une propriété qui forme pour cet amateur des parcs à la française un ensemble disparate et sans noble harmonie : « Le propriétaire a acheté du terrain en quantité, dans lequel il a fait se couper un réseau de petites allées, qui font ressembler sa propriété nouvellement plantée à un surtout de dessert du *Cannamelliste français*<sup>6</sup>. »

Le spécialiste du XVIII<sup>e</sup> siècle ironise ici sur le morcellement du terrain en faisant référence au plus fameux ouvrage de cuisine de l'époque. La pluie n'égaie pas cette nouvelle visite dans une demeure qualifiée encore une fois de maison sans enfants, propos récurrent qui peut surprendre chez un célibataire impénitent, maniaque, ennemi du bruit, saisi tout à coup de la nostalgie de la famille nombreuse. C'était sans doute là une façon d'opposer Médan à Champrosay, Zola à Daudet père de famille comblé !

<sup>1</sup>. Jean-Louis Cabanès et Pierre-Jean Dufief, *Les Frères Goncourt*, Paris, Fayard, 2020.

<sup>2</sup>. *L'Aurore*, 11 mai 1905.

<sup>3</sup>. Edmond de Goncourt, *Journal*, 28 mars 1880 (Paris, Robert Laffont, « Bouquins » 1989, t. II, p. 860).

<sup>4</sup>. Edmond de Goncourt, *Journal*, 20 juin 1881 (*op. cit.*, p. 898).

<sup>5</sup>. *Ibid.*

<sup>6</sup>. Edmond de Goncourt, *Journal*, jeudi 6 juillet 1882 (*op. cit.*, p. 948).

Les visites s'échelonnent au rythme lent d'une journée tous les ans. Le 21 juin 1883, Goncourt revient passer l'après-midi à Médan avec les Daudet ; c'est l'occasion d'une partie de bateau sur la Seine, l'occasion encore d'opposer Daudet et Zola, l'adresse d'Alphonse à ramer et « les mouvements de gros cloporte de Zola ». Le romancier, qui ne lut jamais ces comparaisons peu flatteuses, censurées à l'édition du *Journal* donnée par Goncourt de son vivant, invita encore Edmond en juin 1884<sup>7</sup>, mais celui-ci ne semble pas s'être rendu une nouvelle fois à Médan.

Ces trois visites marquent la mi-temps d'une relation de trente ans entre Zola et Goncourt. Reçu à la campagne, Goncourt est accueilli comme un ami, mais la brièveté et la rareté de ses séjours chez celui qu'il appellera bientôt « l'homme de Médan » marquent sans doute plus la distance que la proximité. Les deux écrivains partagèrent des moments de connivence et presque d'amitié puis ils connurent de fortes tensions liées au changement de leur statut dans le champ littéraire. Les visites à Médan se situent à un moment charnière de leur histoire commune sur laquelle il convient maintenant de revenir.

## Une relation mouvementée

Tout avait commencé sous les plus heureux auspices. Zola est encore un inconnu lorsqu'il entre en relations épistolaires en 1865 avec les Goncourt qui, eux, bénéficient déjà d'une reconnaissance mondaine et littéraire. Le jeune journaliste publie au *Salut public*, le 24 février 1865, un article sur *Germinieux Lacerteux*, une œuvre où les deux frères mettaient en scène une domestique qui les avait longtemps dupés et volés sans que leur perspicacité de romanciers du réel les eût alertés ; nos esthètes mondains entendaient ainsi ouvrir le roman au peuple, au corps, à la sexualité, car Germinie est hystérique et nymphomane ! Zola accorde aux deux romanciers, une fois de plus fortement chahutés par les critiques, un précieux appui en publiant un bel article où Henri Mitterand voit « la première grande signature de Zola, l'acte de baptême du regard et de la sensibilité naturalistes, et, au-delà, l'idée qu'une nouvelle littérature romanesque est en marche<sup>8</sup> ». Jules remercie aussitôt Zola par une lettre très chaleureuse qui initie la relation sur le mode de la lutte et de la bataille littéraire contre des adversaires communs ; Zola restera fidèle dans ses futures campagnes à cette rhétorique épique, à ce registre belliqueux dont son interlocuteur donne alors la note.

L'article de Zola, qui a valeur de programme, constitue un précieux morceau de cette critique de sympathie, créatrice d'une véritable et féconde communauté émotionnelle entre le critique et l'auteur ; Jules évoque « des phrases où nous avons senti votre cœur répondre au nôtre<sup>9</sup> ». Alors que les trois hommes ne se sont pas encore rencontrés, les affinités littéraires et affectives semblent totales. Le combat se poursuit et Zola est à nouveau aux côtés des Goncourt lors de la bataille d'*Henriette Maréchal*, une pièce qui fut particulièrement chahutée à la Comédie-Française, en décembre 1865, par une jeunesse qui accusait les deux frères d'être des protégés de la princesse Mathilde.

Il redit son admiration dans plusieurs articles, mais déjà s'esquissent de discrets clivages esthétiques et sociaux : le romancier engagé loue, dans le très conservateur *Gaulois*, la « clinique en gants blancs » des deux frères, marquant déjà un peu de distance avec leur sensibilité, leur regard d'esthètes qui « étudient ces plaies curieusement, comme des potiches intéressantes qu'ils auraient achetées chez un brocanteur<sup>10</sup> ». Aucune réaction de la part des Goncourt habitués à ce genre de réserves et souvent bien plus durement malmenés par les critiques ! À la lecture de *Thérèse Raquin*, Jules adresse à l'auteur une lettre où s'exprime une nouvelle fois une parfaite communion de pensée et de sensibilité : « Nous sommes avec vous et à votre livre, de toutes nos sympathies, avec vous par les idées, les principes, l'affirmation des droits de l'Art moderne, au vrai et à la vie<sup>11</sup>. »

Au bout de trois ans d'articles élogieux et de lettres de remerciements enthousiastes, les deux frères n'avaient toujours pas rencontré le jeune critique qui les avait si chaleureusement soutenus ; ils le reçurent enfin à déjeuner à Auteuil le 14 décembre 1868, ce qui fut l'occasion d'un très beau portrait de Zola dans les pages du *Journal*. Une véritable intimité, préparée par les lettres, allait aussitôt s'établir ; Jules fit à Zola, lors du déjeuner, des confidences très personnelles sur sa hantise du bruit, premier signe de la maladie qui allait l'emporter. Le critique poursuivit avec une belle fidélité son travail de promotion efficace et il publia en 1869 une étude sur *Madame Gervaisais*, pour lancer le dernier roman à quatre mains des Bichons. Jules fut tout particulièrement sensible à cette nouvelle marque d'amitié qui intervenait dans une grande solitude affective et dans la détresse de la maladie, comme le rappelle Edmond dans la lettre qu'il adressa à Zola après l'enterrement de son frère en 1870 :

---

<sup>7</sup>. Lettre de Zola du 12 juin 1884 (*Correspondance*, sous la dir. de B. H. Bakker, Montréal-Paris, Presses de l'Université de Montréal - Éditions du CNRS, t. V, 1985, p. 125).

<sup>8</sup>. Henri Mitterand, *Zola*, Paris, Fayard, t. I, 1999, p. 436.

<sup>9</sup>. Jules de Goncourt, lettre du 27 février 1865, in Jules de Goncourt, *Lettres*, Paris, Charpentier, 1885, p. 221.

<sup>10</sup>. *Le Gaulois*, 22 septembre 1868.

<sup>11</sup>. Lettre du 5 février 1868, *op.cit.*, p.302.

Vous êtes un des hommes auxquels cette invitation était le plus justement due, par la sympathie que vous nous avez toujours témoignée, par le courage avec lequel vous nous avez défendus contre tous, par l'effort vraiment fraternel que vous avez mis à tâcher d'assurer un succès à notre dernier livre ; et je veux vous dire que dans la maladie et déjà le noir de l'âme de mon frère vos articles sur *Madame Gervaisais* lui ont donné ses derniers bons jours. Je vous en garde une reconnaissance qui sera de l'amitié, si vous le voulez bien<sup>12</sup>.

Goncourt évoquait dans une autre lettre le désir qu'avait exprimé Jules presque mourant d'échanger des « relations lointaines et épistolaires en une amitié intime<sup>13</sup> ». Les vœux du défunt étaient sacrés, mais son ombre tutélaire ne réussira pas à faire éclore cette « amitié intime » qu'il avait souhaitée.

Zola continuait à soutenir Goncourt, à écrire des articles très favorables à chacune de ses publications. Mais le statut des deux protagonistes et leur place dans le champ littéraire avaient bien évolué. Le vieux maître, dépareillé par la mort de son cadet, ne produisait plus que des romans assez courts, peu nombreux, qu'il avait le plus grand mal à écrire et qui ne connaissaient pas, malgré leur originalité, le succès auprès du public. Et Edmond voyait son jeune confrère conquérir les suffrages des masses avec sa série de *Rougon-Macquart* rédigée et publiée avec une belle régularité. Le succès de *L'Assommoir* attisa tout naturellement une rivalité qui ne trouvait désormais de répit que lorsque Edmond était célébré à parité avec Zola, ce qui fut le cas lors du dîner Trapp en 1877. Dépassé par le succès de Zola, Goncourt, toujours soucieux d'originalité, tentait d'investir de nouveaux territoires, de créer de nouvelles formes, d'explorer des milieux nouveaux. Cette fuite en avant ne faisait pas l'unanimité. La préface des *Frères Zemganno*, qui prônait en 1879 un réalisme raffiné et artiste, fut perçue comme une trahison, comme une désertion par Zola et les jeunes naturalistes attachés à la peinture des classes populaires. Le groupe se fissurait et Zola écrivit aussitôt sa déception à Goncourt : « Eh bien ! voyez ce que la presse commence à dire de votre préface : on la jette au nez de jeunes gens qui vous aiment et qu'on vous accuse de renier, au moment où ils auraient besoin de tout votre puissant patronage. Cela me fait beaucoup de peine<sup>14</sup>. »

Désormais, la tension était manifeste et l'ennemi n'était plus à l'extérieur, mais dans le petit groupe. Petites phrases perfides dans les articles, les interviews, les conversations rapportées, qui alternaient avec des protestations d'amitié dans la correspondance, constitution de groupes antagoniques avec l'ouverture en 1885 du Grenier considéré par Alain Pagès comme un anti-Médan<sup>15</sup>, guerre par disciples interposés qui allait culminer avec *Le Manifeste de La Terre*, une attaque brutale qui dénonçait les grossièretés du roman paysan de Zola. Certains, comme le journaliste Henry Bauër, voulurent voir dans cette violente et vulgaire critique la main du vieux fakir caché derrière son écran japonais, c'est-à-dire Edmond de Goncourt dont le rôle dans cette fâcheuse polémique donna lieu à bien des discussions. La lecture des correspondances et du *Journal* semble dédouaner totalement Goncourt et Daudet qui n'intervinrent pas directement, même si leurs propos purent exercer une influence sur les jeunes signataires qui étaient des fidèles du Grenier. Zola réagit en pratiquant, à sa manière, fort habilement, l'insinuation dans une interview très lucide qui suscita la colère d'Edmond :

Peut-être, ont dit quelques-uns, faut-il voir dans ce factum l'écho de certaines appréciations de gens que je tiens en haute estime littéraire et qui professent les mêmes sentiments à mon égard [...] j'ai la certitude que les personnes auxquelles je fais allusion sont désolées d'une publication qui n'a reçu ni leur inspiration, ni leur assentiment<sup>16</sup>.

Ponctuée de crises régulières, la relation ne fut pourtant jamais rompue, même si chacun avait bien l'impression que le petit trio d'antan s'était fracturé. Zola faisait régulièrement appel à une vieille fraternité, tandis qu'Edmond écrivait parfois à Zola son admiration pour ses puissantes créations. Mais la rivalité venait constamment envenimer les divergences esthétiques. Goncourt reprocha à Zola sa candidature à l'Académie française en 1888, alors qu'il l'avait inscrit sur la liste des membres de la future académie Goncourt dès 1874 et dont il le raya en 1889. L'aigreur d'Edmond lui rendait insupportable toute célébration de son rival. Il le critiqua d'avoir accepté la Légion d'honneur et n'assista pas au banquet du 21 juin 1893 où l'on fêta, au Chalet des Îles, la fin des *Rougon-Macquart*. Beaucoup plus psychologue, plus adroit, mais aussi plus reconnu, Zola ne ratait aucune occasion de rendre hommage au vieux maître aigri. Il le remerciait chaleureusement des bonnes choses qu'il disait de lui dans un *Journal* dont il ignorait l'envers ; il le félicitait de chacune de ses nouvelles publications ; il assista au banquet Goncourt du 2 mars 1895, y fit un discours où il rappela leurs trente ans d'amitié ; il prononça en 1896, lors des obsèques d'Edmond, une belle et émouvante oraison funèbre où il évoquait avec nuance la complexité et la richesse de leur relation :

<sup>12</sup>. Pierre Cogny, « Lettres inédites à Émile Zola », *Les Cahiers naturalistes*, n°13, 1959, p. 528-529.

<sup>13</sup>. *Ibid.*

<sup>14</sup>. Émile Zola, lettre à Goncourt du 1<sup>er</sup> mai 1879, in Émile Zola, *Correspondance*, éd. cit., t. III, 1982, p. 322.

<sup>15</sup>. Alain Pagès, *Zola et le groupe de Médan*, Paris, Perrin, 2014, p. 325.

<sup>16</sup>. Réponse de Zola à Fernand Xau, *Gil Blas*, 21 août 1887.

C'est le jeune homme, le débutant de 1865, qui vous dit adieu ; et c'est aussi le romancier que vous avez vu grandir, qui est resté votre élève, tout en devenant votre émule, et c'est encore l'homme, à cette heure vieillissant, qui a mis, ainsi que vous, à votre exemple, toute sa consolation dans le travail<sup>17</sup>.

Les premiers temps de la relation ont manifestement joué un rôle essentiel dans ce long rapport de deux écrivains si différents et pourtant, à bien des égards, si proches. Zola est d'abord perçu comme un disciple et les Goncourt parleront de lui comme de leur « élève », un terme qu'Edmond effacera dans la version du *Journal* qu'il publia en 1888. Le jeune Zola, très tôt orphelin de père, avait sans doute besoin pour se construire de cette grande admiration juvénile et il afficha la posture du disciple, permettant aux deux frères d'exercer pleinement leur magistère ; il reconnut leur supériorité, leur rôle de précurseurs dans la création d'une littérature nouvelle. Le disciple procura aux maîtres de grandes satisfactions narcissiques et ils découvrirent bientôt en lui une sorte de reflet d'eux-mêmes : le jeune Zola avait cette hypersensibilité, cette mélancolie, ce côté un peu maladif qu'ils considéraient comme des traits constitutifs de leur personnalité. Au moment de la maladie de Jules et dans les mois qui suivirent sa mort, la relation d'Edmond avec Zola se chargea d'une plus forte intensité affective. Goncourt, hanté par l'image du frère disparu, est bientôt en quête d'un frère de substitution qu'il découvrira chez Daudet. Zola a pourtant joué un instant ce rôle. Edmond s'inquiétait de la santé du jeune Zola, et il souhaitait lui inculquer l'hygiène de vie qui avait manqué à son cadet et qui avait causé sa perte. Ainsi Zola pourrait-il devenir l'accomplissement de Jules, et « réaliser tout ce que vous êtes en droit d'obtenir de la maturité de votre talent, bonheur et récompense refusés à mon frère<sup>18</sup> ». Les vœux d'Edmond allaient se réaliser bien au-delà de ses espérances et l'image fraternelle de Zola allait bientôt se métamorphoser, au fil de ses succès éditoriaux, en figure « contre-fraternelle », pour reprendre la formule d'Olivier Lumbroso<sup>19</sup>. Le rival ignore la bonne confraternité et il devient, dans le *Journal*, un personnage de mélodrame, un être faux, machiavélique, un Italien, ou plutôt un « italianasse », vilaine formule péjorative liée à une vision négative des Italiens depuis l'adhésion de leur pays à la Triple.

Le *Journal* reconstruit constamment le champ littéraire en jouant sur les modèles, jadis mis à la mode par la critique actantielle, de l'adjuvant et de l'opposant. Précieux auxiliaire au temps de ses débuts, Zola était devenu l'adversaire par excellence, un adversaire qu'il convenait pourtant de ménager par prudence, par fidélité aussi au passé.

### Les enjeux de ce conflit

Les enjeux du conflit dépassent pourtant les simples rivalités de personnes même si la dimension psychologique est essentielle ; ils touchent les nouvelles conditions de la production littéraire, marquée par le souci accru de la propriété intellectuelle, la médiatisation de l'écrivain, le passage d'une vision de la littérature comme sacerdoce à celle d'un métier qui doit permettre de gagner sa vie.

L'ego d'Edmond souffre du trop rapide triomphe d'un disciple qui l'efface. Le phénomène, assez banal, se teinte d'une sorte de paranoïa qui exacerbe la hantise du plagiat dont souffre un Goncourt vétilleux, obsédé par son statut de précurseur et par un souci exacerbé de la propriété intellectuelle. Il guette Zola, surveille ses conversations de peur de laisser échapper une idée que reprendrait un rival qu'il imagine constamment à l'affût, prêt à lui emprunter une comparaison, un sujet, à écrire un roman sur la prostituée ou sur la jeune fille, des sujets alors à la mode, mais qu'Edmond aurait voulu se réserver. Zola est prudent, demande si une formule qu'il croit de son cru ne lui aurait pas été inspirée par une conversation avec Goncourt. Moins soucieux d'originalité que les deux frères, il privilégie les filiations et une certaine forme d'imitation consciente ou d'inconscient mimétisme. Malgré sa patience, il finit par se lasser de ces reproches répétés de plagiat, une question qui va prendre une singulière importance dans les articles de ses adversaires. Il retient parfois mal sa colère qu'il exprime dans un curieux brouillon de lettre cité par Jean-Claude Le Blond-Zola :

J'avoue que Goncourt commence à m'agacer avec sa maladie de crier au voleur. Depuis longtemps il va répétant partout que je lui prends ses idées. *L'Assommoir*, c'est *Germinie Lacerteux*. J'ai volé *La Faute de l'abbé Mouret* dans *Madame Gervaisais*... Et maintenant avant que *L'Œuvre* paraisse, voilà la plaisanterie qui recommence<sup>20</sup>.

Émile Zola était un adroit bretteur ; loin de se lancer dans une attaque frontale, il préféra répondre par une perfidie à ces insinuations en soulignant dans une interview toute l'originalité de son futur roman de l'artiste, *L'Œuvre*, par rapport à la *Manette Salomon* des Goncourt :

<sup>17</sup>. Émile Zola, *Œuvres complètes*, éd. H. Mitterand, Paris, Cercle du livre précieux, t. 12, 1969, p. 706-707.

<sup>18</sup>. Lettre d'Edmond de Goncourt adressée de Bar-sur-Seine, juillet 1870.

<sup>19</sup>. Olivier Lumbroso, « Émile Zola dans le *Journal des Goncourt* : une figure con(tre)-fraternelle », in *Les Goncourt diaristes*, éd. P.-J. Dufief, Paris, Champion, 2017, p. 113-128.

<sup>20</sup>. Jean-Claude Le Blond-Zola, *Zola à Médan*, Paris, Société littéraire des amis d'Émile Zola, 1999, p. 238.

Il ne s'agit nullement d'une suite de tableaux sur le monde des peintres, d'une collection d'eaux-fortes et d'aquarelles accrochées à la suite les unes des autres. Il s'agit simplement d'une étude de psychologie fouillée et de très profonde passion<sup>21</sup>.

Une façon aimable de suggérer au large public du *Figaro* que les Goncourt ne savaient ni construire un roman ni mener une étude psychologique approfondie !

Le nouveau statut de l'écrivain si fortement médiatisé par la presse de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ne pouvait qu'attiser ces querelles d'ego. Les journalistes multipliaient les interviews, déformant parfois un peu les propos des uns et des autres pour mieux susciter l'intérêt des lecteurs attirés par les conflits d'un microcosme qui occupait désormais les devants de la scène. Goncourt et Zola font d'ailleurs volontiers de ces interviewers indécents leurs boucs émissaires, les accusant de ne pas avoir transcrit leurs propos *verbatim*.

Mais les divergences allaient plus loin qu'une simple rivalité génératrice de douloureuses blessures d'amour-propre. Zola et Goncourt s'étaient peu à peu écartés aussi pour des raisons sociales et surtout esthétiques. Goncourt, comme Flaubert, était un rentier qui avait acheté la maison d'Auteuil en vendant des terres familiales ; il défendait une conception élitiste et désintéressée de la littérature, rejetant la médiatisation et le souci de l'argent ; Zola, qui finançait les grands travaux de Médan avec ses gains de romancier, considérait la littérature comme un travail et un métier qui méritaient salaire et, tout comme Daudet, il avait parfaitement su s'adapter aux conditions nouvelles de la production littéraire. Goncourt, l'esthète aristocrate, méprisait sans doute le peuple, qui n'était pour lui qu'une curiosité ; c'est ce que Zola avait perçu très tôt. Edmond, soucieux de se démarquer du commun, dénonçait et fuyait toute forme de vulgarité dans les manières ou dans la décoration des intérieurs ; il reprochait à Zola, comme à Flaubert, leur moi énorme et une certaine absence de distinction. Ce clivage social serait du simple snobisme s'il n'avait des implications esthétiques. Artiste, Goncourt se voulait constamment novateur, ce qu'il fut assurément. Il reprochait à Zola de trop utiliser les vieilles ficelles dans ses pièces de théâtre ou dans ses romans, ignorant sans doute ou voulant ignorer la dimension artiste et le désir de renouvellement bien présent chez l'auteur des *Rougon Macquart* et des *Trois Villes*. Certes, Zola voulait construire ses romans tout aussi solidement que sa maison tandis que Goncourt privilégiait le détail décoratif, considérant la composition comme l'impératif d'une rhétorique dépassée. Zola collectionnait les armures moyenâgeuses à Médan, mais il soutenait les peintres modernes que Goncourt ne sut pas voir. Goncourt se campait malgré tout en défenseur de la modernité face à un Zola jugé trop classique et conventionnel, et il le lui écrivait, le 18 avril 1890 :

Maintenant, il est évident que nous avons un idéal tout différent. Moi, j'ai tâché de faire le roman le moins roman qu'il fût possible, vous, vous persistez à le faire dans toutes les conditions du genre, conditions d'ailleurs les plus heureuses. Qu'est-ce qui a raison ? Est-ce vous, est-ce moi ? Quant à présent, c'est incontestablement vous<sup>22</sup>.

Sourd aux insinuations malveillantes de la missive qui opposait un souci de reconnaissance immédiate au désir de la reconnaissance différée, voire posthume, des vrais artistes comme les Goncourt, Zola répondait, le 21 avril : « Rien de plus simple : nous avons raison tous les deux<sup>23</sup>. »

Goncourt ne se serait-il pas leurré sur le jugement de la postérité ? Aujourd'hui, le succès de Zola, romancier et écrivain engagé, continue à s'imposer. Il n'en va pas de même pour les Goncourt. Leur nom est associé au plus célèbre prix littéraire de la rentrée et à cet égard, ils continuent à servir le roman dans la variété de ses évolutions. Mais ce succès médiatique occulte leur œuvre propre, même si elle retient aujourd'hui tout l'intérêt des universitaires qui rééditent leurs ouvrages.

Terminons sur un vœu et souhaitons que les romans des Goncourt, si magistralement lus et commentés par Zola, reconquissent un public, que Zola, le puissant constructeur, et Goncourt, le délicat décorateur, aient tous deux raison, en même temps.

---

<sup>21</sup>. *Le Figaro*, 27 juillet 1886.

<sup>22</sup>. « Lettres inédites d'Edmond de Goncourt à Émile Zola », *Les Cahiers naturalistes*, n°13, 1959, p. 541.

<sup>23</sup>. *Correspondance*, éd. cit., t. VI, 1987, p. 464.